

Mrs. Carrie Chapman Catt

Autor(en): **Chapman Catt, Carrie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **8 (1920)**

Heft 100

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-255889>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tionale, et non pas de celles qui ont mené campagne contre leurs concitoyennes pour avoir participé à cette rencontre — n'avaient pas voulu venir au Congrès sans avoir obtenu auparavant l'affirmation que les femmes allemandes se désolidariseraient des déportations du Nord; par l'entremise officieuse de Suisses et de Suédoises, elles ont obtenu satisfaction à cette juste réclamation. Nous ne pensons pas qu'il eût été beaucoup plus difficile pour les Belges d'obtenir, mais par une voie analogue, et sans passer par le chemin officiel d'un Congrès, qui doit bannir la politique de ses débats, un témoignage de réprobation à l'égard de l'attentat de 1914.

Nous ne le pensons pas. Et cela parce qu'il nous a été donné d'assister à une petite rencontre hors Congrès, organisée par quelques Suisses, entre quelques Allemandes, quelques Françaises et une Autrichienne, et profondément émouvante. Profondément émouvante, non pas tant par les paroles qui y ont été prononcées, que par le passé de ces six années de souffrances, d'indicibles angoisses, de pensées de haine qu'évoquait dans la même salle la présence de ces femmes; profondément émouvante aussi par le germe fécond d'avenir qui était déposé là. Des pacifistes ont pu être déçus: elles demandaient l'impossible. Les âmes sont trop meurtries, les cœurs trop saignants, pour que l'on puisse prononcer des paroles d'oubli et de pardon. Mais du double effort généreux fait là, par les unes pour comprendre, par les autres pour regretter, peut sortir un jour une œuvre sereine d'humanité plus durable et plus haute que toute manifestation officielle actuelle, forcément théâtrale parce que prématurée.

* * *

... « Jamais, chez nous... nous n'aurions groupé tant de « bonnes volontés diverses, femmes du monde, étudiantes, « mères de famille, jeunes filles, maîtresses d'école; jamais « nous n'aurions réuni un public comme celui qui se pressait dans les grandes salles pour écouter nos oratrices les « plus célèbres... Et cela m'amène à constater combien « retardé est encore notre mouvement, et combien nous « sommes à l'arrière-garde des pays qui demandent le droit « de vote. Non seulement nous ne sommes en mesure de « faire aucune démarche directe, mais notre œuvre de propagande est encore si lente et si difficile! Si l'honneur « nous échoit une fois ou l'autre (vers 1920!) de recevoir « chez nous le Congrès international, arriverions-nous à « rassembler autant de forces, autant d'argent, non seulement que les Viennoises, mais aussi que les Hongroises?... J'ai peur que non. Car il ne faut pas se dissimuler « que l'effort est énorme, et que si la réception du Congrès « constitue un merveilleux moyen de propagande, cette « propagande ne peut pas s'exercer dans un pays où l'idée « du suffrage ne groupe encore qu'un nombre restreint de « partisans... »

Ce paragraphe, détaché d'un article sur le Congrès de Budapest, peut se lire textuellement, sous notre signature, dans le n° 10 du *Mouvement Féministe* (10 août 1913). Il nous a paru d'un certain intérêt de le remettre, après le Congrès de Genève, sous les yeux de nos lecteurs. Car, à le méditer, on considère le chemin parcouru. Et c'est là aussi un résultat du Congrès que de nous en faire prendre conscience.

Certes, nous sommes encore à l'arrière-garde, non plus des pays qui demandent le vote, mais de ceux qui ont réalisé cette réforme. Mais notre propagande, si elle reste toujours difficile, est active et intense; mais des démarches directes ont été faites ou le sont à l'heure actuelle. Le Congrès que nous avons eu l'honneur de recevoir (précisément en cette année qui nous paraissait alors si lointaine!) a exercé son maximum d'effets justement parce qu'il arrivait au moment où le terrain était suffisamment préparé. Et nous avons réuni — nous aurions réuni, si nous avions eu deux ans pour nous y préparer, autant d'argent et de forces que les Hongroises ou les Autrichiennes en 1913. Un public aussi nombreux a envahi, non pas une fois, mais quatre fois, nos grandes salles, et femmes du monde, étu-

diantes, mères de famille, jeunes filles, maîtresses d'école, ont rivalisé de bonne volonté et de zèle pour collaborer, avec nous à cette réception des suffragistes internationales.

C'est sur cette note de gratitude envers toutes celles — et ne manquons pas de le dire: envers tous ceux! qui nous ont donné sans compter leur temps et leurs efforts, que nous tenons à terminer ces articles. Nous ne pouvons nommer personne: trop de noms viendraient s'aligner ici. Mais que de dévouements constants, que de patientes collaborations, que d'emplois ingrats joyeusement acceptés, que de sacrifices consentis « pour faire quelque chose pour le Congrès »! A-t-on su assez, pour le méditer, et en faire honte à sa propre paresse et à son propre égoïsme, l'exemple de cette jeune téléphoniste, qui a pris ses vacances annuelles précisément au moment du Congrès... pour les passer enfermée dans une petite chambre, où elle ne voyait rien, n'entendait rien, ne savait rien de ce qui se faisait au Congrès, à exécuter le service de la centrale de nos trois téléphones? Ce fut pour nous une joie très douce, le dédommagement de bien des soucis, que de découvrir toutes les forces nouvelles, qui ne s'étaient jamais encore révélées à nous, et sur lesquelles nous savons maintenant que l'on peut s'appuyer au moment du grand effort. Une joie aussi de penser que ceux qui sont ainsi venus à nous ont reçu du Congrès une impression ineffaçable, et que, ainsi que plusieurs nous l'ont déclaré, « il leur serait maintenant impossible de ne plus s'intéresser activement au mouvement ».

Propagande dans le public jusqu'alors indifférent ou sceptique et devenu maintenant plus sympathique à notre mouvement, plus curieux de ses manifestations, plus persuadé de son importance. Propagande auprès de nos adversaires, dont bon nombre ont été sinon convertis du coup, en tout cas ébranlés et intéressés. Propagande parmi les suffragistes eux-mêmes, dont l'ardeur a été réveillée et stimulée pour la Cause... quand tel serait uniquement le bilan du Congrès, ne vaudrait-il pas pour cela seulement dix fois la peine du travail accompli?

Mais il y a eu plus. Nous avons essayé de le dire nous-même, au cours de ces articles, fort incomplètement, et d'une manière générale. Des collaboratrices, qui ont pu suivre plus régulièrement que nous les séances, l'ont déjà dit et vont le dire encore de façon plus détaillée. Car un Congrès pareil ne se déroule pas dans un pays sans être pour celui-ci, et pendant longtemps, une mine inépuisable de documentation et de renseignements. Mais nous ne pensons pas que là non plus réside l'essentiel. L'essentiel pour nous a été de faire flotter toujours plus haut, s'il en était besoin, le drapeau de la Cause; de nous persuader encore plus intimement, plus profondément, si faire se pouvait, de la force irrésistible de sa marche en avant, et enfin de nous donner, à nous autres militantes, dont l'effort n'a pas le droit de se ralentir jamais, quels que puissent être parfois nos fatigues ou nos soucis, la conviction fervente que, dussions-nous ne pas la voir nous-même, l'heure de la Justice finira par sonner chez nous aussi.

E. Gd.

Quelques silhouettes de congressistes ¹

(Suite)

Mrs. Carrie Chapman Catt.

La carrière suffragiste de Mrs. Chapman Catt est, sans conteste, une page d'histoire du mouvement féministe qui commande le respect et l'admiration.

Avant d'être militante — n'entendez point par là « suffragette » — car les Américaines n'ont jamais approuvé les méthodes violentes — Mrs. Catt avait déjà montré fort jeune un savoir-faire, une intelligence bien au-dessus de la moyenne.

Née à Charles City (Iowa), à quatorze ans elle était déjà dans l'enseignement, gagnant l'argent nécessaire pour son entrée à l'Université,

¹ Voir le *Mouvement Féministe* du 10 juillet.

deux ans plus tard. Puis, à côté de ses études et afin de pouvoir les continuer, elle entra chez un libraire.

A vingt ans professeur d'une école supérieure, à vingt-deux on la nommait inspectrice scolaire. Mariée à M. Lee Chapman, qui éditait un journal, elle l'aida dans son entreprise et, devenue veuve quelques années plus tard, s'occupa encore de journalisme.

C'est à l'âge de vingt-sept ans que Mrs. Chapman se décida à travailler pour le suffrage féminin, qui bientôt devait absorber le plus clair de ses forces et de ses brillantes facultés. Ses débuts devant le public datent de trente ans, l'année même de son mariage avec M. G. W. Catt (1890).

En 1895, elle dirigea un plan de travail du Comité de l'Association nationale pour le Suffrage des Femmes et prit la parole au Congrès annuel à Atlanta. Un journal de cette ville écrivit alors : « Comme orateur rapide, logique, abondant, on peut douter que l'Amérique en ait jamais produit de plus doué. »

A ce moment déjà, Mrs. Catt faisait preuve de son remarquable talent d'organisatrice et de propagandiste : on lui doit la création d'un comité suffragiste d'organisation, qui la nomma sa présidente.

Avec la célèbre pionnière, Susan B. Anthony — familièrement « Aunt Susan » — qui arrivait au déclin de la vie, elle entreprit un voyage des plus fatigants, des plus mouvementés à travers les Etats-Unis, les gagnant les uns après les autres à la cause des femmes. Dans cette fameuse tournée, elles visitèrent non moins de 20 Etats, parcoururent 13,000 milles, et Mrs. Catt fit 52 discours et expédia jusqu'à 10,000 lettres.

Cette même année, elle s'occupa activement de cours d'éducation politique et fut nommée présidente de l'Association suffragiste nationale.

Un événement d'une importance mondiale devait lui faire quitter cette charge six ans après : ce fut la fondation de l'Alliance internationale pour le Suffrage des Femmes, qui tout de suite la nomma pour son chef naturel (1902), et si, depuis lors, nombre de pays et les Etats-Unis au grand complet ont été gagnés au suffrage féminin, il n'est pas exagéré de dire qu'on doit une bonne part de ces succès à Mrs. Catt. Son voyage suffragiste autour du monde, après le Congrès international de Copenhague, en 1907, a aussi contribué aux victoires enregistrées jusqu'à ce jour.

Nous l'avons vue, à Genève, présider jour après jour avec une grande dignité et une sérénité inaltérable les longues séances du Congrès international, ne trahissant l'effort que par ses traits de plus en plus tirés. Admirable présidente, ferme, égale et d'un dévouement absolu à la cause, quoi d'étonnant qu'on l'ait réélue par acclamations ?

« Vous voulez donc, répondit-elle à Lady Astor, qui, elle aussi, la pria instamment de rester en charge malgré la fatigue, malgré les années de labeur, « vous voulez donc m'envoyer finir ma vie dans un asile d'aliénés ? » Et Lady Astor de riposter malicieusement : « Là, du moins, vous pourrez vous reposer ! »

Lady Astor.

« La première femme député dans le plus vieux Parlement du monde... » une femme jeune encore, fine et gracieuse, épouse et mère, très féminine, quoique membre de la Chambre des Communes, voilà de quoi piquer la curiosité, certes ! Ainsi donc, ni vieille fille ni dame âgée, ni ambitieuse cherchant à sortir d'une sphère trop modeste, ni encore laideron aigri dont les avantages extérieurs n'eussent jamais attiré les regards... Non, en vérité, Lady Astor n'est rien de tout cela ! Aussi est-on accouru en foule pour la voir, pour l'entendre, et les photographes, professionnels et amateurs, s'en sont-ils donné à cœur-joie.

Une amie de Lady Astor écrivait à son sujet, il y a quelques mois : « Elle est débordante de vie. » Cela se lit, en effet, dans toute sa personne. Et le même portrait ajoute : « Elle est spirituelle, elle est bonne et généreuse. A ses yeux, nul n'est ennuyeux, effacé ; en un rien de temps, elle pénètre le tréfond des âmes, et cela parce que le mobile qui la pousse est l'amour — non point la curiosité ; que son désir est d'aider — non pas de juger. »

Habituellement gaie, elle est capable de changer en peu de minutes l'atmosphère d'une salle d'hôpital, mais aussi elle sait rester, des heures entières, douce consolatrice, au chevet d'un malade ou d'un mourant, et pour tâcher de sauver des êtres en danger moral, de relever des coupables, aucun effort ne lui semble trop grand. Chrétienne ardente, elle trouve un soutien puissant dans sa foi.

Indulgente et compréhensive, elle a pourtant aussi le courage de dire des vérités aux gens quand cela lui paraît nécessaire.

Son entrée dans l'arène politique a été un véritable sacrifice, car elle a une vie de famille très heureuse, très pleine, adorant son mari et ses enfants, mais avec sa sympathie si chaude, si communicative pour tous ceux qui souffrent, avec son haut idéal, moral, elle peut rendre d'immenses services bien au delà du cercle intime de sa famille et de ses amis.

Ceux qui l'ont élue, à Plymouth, la connaissent de longue date, car pendant nombre d'années, elle s'est dépensée sans compter pour cette ville. Son premier discours au Parlement, à Londres, ainsi que celui qu'elle a prononcé au Congrès de Genève, ont montré, l'un comme l'autre, avec quel cœur et quelle conscience elle entend être digne de son mandat. Ils ont prouvé aussi qu'elle ne se paie pas de mots et ne cherche pas la popularité par la flatterie — qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes : « Si nous voulons réformer les autres, a-t-elle dit à ses sœurs de tous les pays, il faut d'abord nous réformer nous-mêmes ! »

La Doctoresse Paulina Luisi.

L'Uruguay est infiniment plus petit que les Etats qui l'entourent ; il est même très petit, mais, grâce à l'activité, à l'énergie et au grand cœur d'une femme, il se trouve à la tête du mouvement féministe dans l'Amérique du Sud et à la tête, par conséquent, de tout ce que ce mouvement comporte au double point de vue moral et social : lutte contre l'alcoolisme, la tuberculose, la traite des femmes, la réglementation de la prostitution par l'Etat, la protection des femmes, des enfants, des travailleuses.

Première femme médecin de son pays, Mme Luisi est très connue et appréciée en Amérique. Elle est présidente de l'Association uruguayenne pour le Suffrage des Femmes et présidente, outre que fondatrice du Conseil national des Femmes de l'Uruguay.

Journaliste, elle dirige l'*Accion Feminina*, est correspondante de divers journaux et a écrit un nombre considérable de brochures sur les thèmes qui lui tiennent le plus à cœur et où elle est des plus compétentes.

Très vive, l'esprit toujours en éveil, prête à partir en guerre pour la défense d'une bonne cause. Qu'il s'agisse des malheureuses que le monde méprise ou des jeunes téléphonistes dont le salaire était insuffisant, et pour lesquelles, à force de savoir-faire et de volonté tenace, elle a pu obtenir une importante amélioration, Dr Luisi est infatigable. Elle a la plume et la parole également facile, et, d'une franchise extrême, ne se gêne nullement pour dire leur fait à ceux qui le méritent.

C'est une immense satisfaction et un grand soutien pour cette vaillante lutteuse de l'avoir, en Uruguay, un président suffragiste, qui a déjà rompu plus d'une lance en faveur de l'affranchissement des femmes.

Représentante officielle de son gouvernement au récent Congrès suffragiste international, Dr Luisi compte rester encore un certain temps en Europe, et même revenir à Genève pour le Congrès abolitionniste qui aura lieu en septembre ; auparavant elle se rendra à Christiania au Congrès du Conseil international des Femmes.

M.-I. PREIS.

Une prédicatrice dans le Canton de Neuchâtel

Si la prédication d'une femme à la cathédrale de St-Pierre est un fait profondément impressionnant, il n'est peut-être pas moins significatif de voir l'une de nos petites paroisses rurales accueillir aussi une prédicatrice ; car, dans le monde de l'esprit, la grandeur n'a pas de supériorité sur la petitesse, et la vitalité, la force d'une idée nouvelle s'affirme en se manifestant partout à la fois. Aussi vaut-il la peine de mentionner le culte du dimanche matin 4 juillet dans la petite église de Chévard St-Martin, dans le Val-de-Ruz. M. le pasteur Bourquin, qui participa vaillamment à la campagne suffragiste de 1919, avait, d'accord avec le collège des anciens de la paroisse, convié M^{lle} Lucie Schmidt, son ancienne camarade d'études, à occuper sa chaire. L'église était comble. M^{lle} Schmidt développa le texte de Marc, XII 30 : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton